

**Jean-Noël
Blanc**

L'inauguration
des ruines



EDITIONS JOELLE LOSFELD
Littérature française

Éditions Joëlle Losfeld

Du même auteur chez le même éditeur :

Le nez à la fenêtre, 2009.

La petite piscine au fond de l'aquarium, 2007.

Esperluette et compagnie, 2004.

Chez d'autres éditeurs :

Tailles douces, Thierry Magnier, 2010

La couleur de la rage, Gallimard, Scripto, 2010

Couper court, Thierry Magnier, 2008

Virage serré, Archipoche, 2008

On est les champions, l'Archipel, 2008

Comme si rien, Éditions du Chemin de fer, 2008

Le jardin à moustaches, Castor astral, 2007

363 000 signes, la chaîne graphique, Éditions Cahiers Intempestifs, 2006

Le grand braquet, l'Archipel, 2003

Besoin de ville, Seuil, 2003

Tête de moi, Gallimard, Scripto, 2002

Chat perdu, Gallimard, Folio Junior, 2002

Terminus pour les pitbulls, Seuil, Points, 2001

Le Tour de France n'aura pas lieu, Seuil, Points, 2000

Tir au but, Seuil, Points, 1999

On en apprend tous les jours, co-éd HB / l'Instant Même, 1999

Le rameur de rêves, Éditions du Verger, 1999. Encre bleue, 2003

90 minutes pour gagner, Gallimard, Folio Junior, 1998

Kakemonos, légers kakemonos, Éditions Cahiers Intempestifs, 1997

Jeu sans ballon, Seuil, Fictions, 1996. Seuil Points Virgule, 2002

La légende des cycles, Quorum, 1996. Le Castor astral, 2003

Hôtel intérieur nuit, HB, 1995

Galipettes arithmétiques choisies, Le Dilettante, 1993

Langue de chat, La Farandole, 1993. Pocket, 1995

Fil de fer, la vie, Gallimard, 1992, 2003

Polarville, Presses universitaires de Lyon, 1991

Penalty, Dumerchez, 1990

Chiens de gouttière, Seghers, 1989

Bardane par exemple, Ramsay, 1986. Gallimard, Frontières, 1999

L'Un ou les ciels peints, Fédérop, 1977

Alors comme alors, Ramsay, 1985

L'inauguration des ruines

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

© Éditions Gallimard, 2013.
ISBN : 978-2-07-248263-2

Jean-Noël Blanc

L'inauguration des ruines

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

*Pour Jo Martynciow,
Paul Fournel,
Martine Grelle
qui, chacun en son temps et chacun à sa manière,
ont vu naître et grandir ce roman
et l'ont aidé à pousser.*

« Le royaume de l'homme est une page de grimoire
mais il ne le sait pas
et joue négligemment avec des gants et de jeunes cerfs. »

JULIO CORTÁZAR

Prologue

*Où la naissance légendaire de Loÿs Le Briet
est racontée au plus-que-parfait,
temps réservé comme l'on sait
à ce qui devait depuis longtemps arriver*

Et après tout ce soir aurait été pareil aux autres soirs, et la journée semblable aux autres journées de ce mois d'août impitoyable, si la vieille Joroastre du Briet n'avait pas cédé à un caprice que rien ne laissait prévoir.

Depuis le matin des orages avaient labouré le ciel du côté de Neaulieu, et elle avait attendu le soir et les derniers froissements du tonnerre pour sortir dans la cour de la gentilhommière. Elle avait quitté le grand salon plongé dans une tristesse de rideaux qui ne le protégeaient même pas de la fournaise de l'été, elle avait descendu les marches du perron en mesurant ses pas un à un, elle avait tâté du bout de sa canne les pavés de la cour, puis, la bouche ouverte et les yeux écarquillés dans le terrible désarroi de l'asthme qui la tenaillait, elle avait offert à la détresse de sa respiration la limpidité de l'air du crépuscule.

D'abord elle avait claudiqué jusqu'aux communs, en s'efforçant d'identifier les odeurs exténuées qui montaient des champs ceinturant le domaine, puis elle avait déambulé des communs au portail et du portail à la remise où s'empoussiérait le tilbury noir qu'on n'utilisait qu'aux grandes occasions pour aller à la ville ou à la messe, et pour finir elle s'était approchée de la cahute coincée contre le corps principal du bâtiment.

Cette ruine, avait-elle dit le matin même au vieux Joroastre,

il faudra la démolir. Notre demeure n'a plus de digne que sa façade, avec les colonnes engagées de la porte, les entablements, les corniches, les linteaux ouvragés, les douze hautes fenêtres au levant, toute cette noblesse de pierre que deux siècles nous ont léguée, alors là-dessus la verrue de cette bicoque à l'abandon, un œil mort dans un visage si vous voulez mon avis, la plaie d'une prunelle crevée, écoutez mon ami cette malheureuse façade n'en peut plus. Je parle d'elle parce que le reste, à l'intérieur, vous en connaissez comme moi le délabrement, la moisissure qui décolle les tapisseries, l'humidité qui mange les alcôves, les planchers qui se déchaussent et les placards pleins d'ombre et d'oublis, mais enfin cela s'appelle la gentilhommière du Briet et nous ne pouvons pas l'abandonner à la débâcle de la décrépitude même si pour entretenir cette bâtisse interminable nous ne pouvons compter en tout et pour tout que sur l'aide de Kati Katrina la Sans-âge.

(D'aussi loin que remontaient les souvenirs de la vieille Joroastre, Katiouchka Katarina la Sans-âge avait toujours été là, vive, dévouée, dure à la peine, jamais une plainte à la bouche, une perle vraiment nous avons une perle disait toujours la vieille Joroastre, j'ai l'impression qu'elle a été ici avant nous, un peu comme si elle faisait partie de la famille ou presque, une perle je vous assure.)

Elle était restée longtemps debout dans la cour, piochant à chaque inspiration un air qui l'accablait, et attendant une accalmie dans son exaspération tandis qu'elle fixait ce cagibi estropié qu'elle ne pouvait plus supporter. Un apprentis ouvert aux quatre vents avec un toit crevé et des murs de pisé fissurés de lézardes. Et dedans, quoi ? Quels débris, quels décombres ? Quelles défaites ? Un étau bloquait la porte. Une pièce de bois vermoulue, sans doute trop pesante pour qu'elle puisse la déplacer seule. Appeler Katriona la Sans-âge pour l'aider à forcer le passage et aller vérifier ce qu'il y avait dans l'apprentis ?

Elle avait hésité. Est-ce que cela valait la peine de déranger Katy ?

(Au Briet, il y avait le domaine, il y avait les terres, il y avait le vieux Joroastre enfermé dans la bibliothèque avec ses livres latins, il y avait les murs de cette construction vétuste que les paysans alentour nommaient en riant le manoir, il y avait les meubles éclopés et les tapisseries corrompues, et puis il y avait Kathy Katriona la Sans-âge dont le nom changeait suivant les saisons et l'humeur de la vieille Joroastre qui lui donnait chaque jour l'ordre impossible de maintenir en état la maison entière.)

Elle avait patienté jusqu'à ce que les râles amers de l'asthme s'éloignent et cessent peu à peu de l'étrangler. Alors, seule, résolue et oppressée dans le silence de la cour, elle avait pris sa décision. Elle s'était arc-boutée pour faire basculer l'étau et entrebâiller la porte du réduit que l'humidité, la crasse et les ans avaient coincée.

Dans le soleil couchant, la lumière du soir avait percé l'obscurité du galetas.

Et la vieille Joroastre avait vu.

Debout sous le ciel de rose chiffonnée, immobile, le cœur dans la gorge, le souffle écorché par les échardes de l'asthme soudain revenu, elle s'était mise à gémir, l'œil cloué à ce qu'elle apercevait dans l'ombre.

C'était un grouillement sombre, un nœud lourd et frémissant, un entremêlement de corps minuscules qui chaviraient et basculaient les uns sur les autres pour s'agglomérer dans une masse minutieuse roulant sur elle-même, tressaillant, haletant, dégorgeant des reflets bleuâtres où se devinaient des accouplements de cuirasses et d'abdomens velus, des enchevêtrements de chélicères et de pinces, des hérissements de crocs parmi des ventres, une grappe confuse parcourue de tremblements et de crépitements dans une ondulation de pattes, de poils et de griffes, et cet embrouillement noir glissait sans cesse sur lui-même et

sans cesse se rassemblait pour former et reformer un nœud terrible de mille araignées.

La vieille Joroastre était restée figée. Mon Dieu, mon Dieu. Elle entendait monter de la cabane un grondement pareil à la rumeur de galets tourmentés par la marée. Quelle lubie avait-elle eue d'aller voir de près cette ruine du diable, la faux de sa respiration hachait l'air et elle avait laissé tomber sa canne, mon Dieu priez pour nous, porté ses mains à ses joues, notre Père qui êtes aux cieux, senti sur sa peau les courtes piqûres des dentelles noires de ses mitaines raidies par la vieillesse et l'usure, protégez-nous du mal et ne nous laissez pas succomber, mille araignées grasses, trapues, veloutées, que faire mon Dieu que faire devant cette épouvante, maintenant et à l'heure de notre mort amen.

Kati Katiouchka la Sans-âge, bien sûr. Qui d'autre que Katarina Katrina, un nom ou l'autre quelle importance ? La vieille Joroastre avait hurlé jusqu'à ce que Kathy accoure en haut du perron, que se passe-t-il Madame, et aussitôt elle lui avait donné l'ordre de cureter ce chancre à lever le cœur, et Katrina était donc repartie chercher ses seaux et ses balais sans savoir ce qu'elle allait trouver, et l'aurait-elle su que, pour la première fois de sa vie, elle aurait refusé d'obéir.

(Après la lessive, Katherine, vous serez gentille de balayer les escaliers, et bien Madame et oui Madame, et un coup de balai pour ce oui Madame, un coup de serpillière pour ce bien Madame, et ce vieux dos qui ne pouvait plus se redresser qu'en craquant de toutes ses jointures, et un coup de chiffon sur la poussière des lambris, et un coup de tête de loup pour décrocher les toiles d'araignée agrippées au ciel des plafonds et des corniches de stuc, comme vous voulez Madame, non je n'oublie pas les recoins vous savez j'ai l'habitude, portant des coups désespérés pour décrocher le ventre mou et grisâtre d'une toile qui pendait comme la peau d'une vieille femme [c'est vous dire si je connaissais les araignées, Monsieur, avait confié Kati la

Sans-âge quand on l'avait interrogée après l'événement, mais si j'avais su ce que j'allais trouver sous cette horreur de nœud d'araignées jamais je n'y serais allée], et un coup de balai et un coup de brosse, et un coup pour oublier qu'on meurt, et un coup pour oublier qu'on vit, et encore un pour ne plus penser et ne même plus penser qu'on peut penser, et oui Madame je briquerais des caves au grenier ce cadavre de gentilhommière qui se déglingue sous les vents d'automne et je laverai les rideaux de la chambre bleue et que dites-vous ? Dans le petit gourbi ? Je viens immédiatement, Madame, un nœud d'araignées ? On n'a jamais vu ça, j'arrive. Et toujours la fatigue de ce dos courbé, et dans le ventre cette courte douleur taciturne et sans nom à laquelle il vaut mieux essayer de ne pas songer, oui Madame bien Madame.)

(Bien plus tard, quand on la questionnerait sur l'instant abominable où la vieille Joroastre l'avait appelée pour débayer le réduit, Kathy Katrina répondrait qu'elle était occupée à nettoyer les grandes croisées grises qui ne laissaient plus sourdre qu'un jour éteint dans l'escalier d'honneur, et qu'à l'appel de son nom elle était descendue de l'escabeau en laissant là ses chiffons et ses serpillières, et qu'elle s'était essuyé les mains sur son tablier en songeant sans raison qu'elle pouvait s'estimer maintenant heureuse de n'avoir plus à laver dans un seau les étoffes de Madame lorsqu'elle avait ses indispositions, on aurait dit que l'eau saignait dans le seau, le passé c'est le passé et comme le temps file. Elle avait ajouté qu'elle avait pensé aussi, en traversant le hall d'entrée désert, qu'elle ne parviendrait jamais à ralentir le délabrement de cette maison vénéneuse et que personne ne gagnerait cette lutte interminable pour reculer la vieillesse et la mort, ni elle ni ses maîtres qui allaient dîner tout à l'heure en tête à tête comme toujours, renfermés, raidis, taiseux et seuls, veufs d'enfants qu'ils étaient, avec le ventre désormais sec et personne à qui transmettre leur richesse improbable, et j'arrive Madame

cria-t-elle, un nœud d'araignées voyez-vous ça, j'arrive immédiatement Madame.)

Sitôt devant l'appentis, elle avait été prise d'une envie de vomir. Les araignées, passe encore, elle en était devenue si coutumière à force de les traquer dans la maison qu'elle n'en éprouvait aucun dégoût. Mais cet agglutinement de chairs et de poils. Cette frénésie de ventres mous et humides. Cette obscénité de corps emmêlés. Cette furie lente de caresses. Ces frottements de panses velues qu'on entrevoyait entre les corselets cartilagineux. Ces convulsions, ces griffes. Cette fièvre de pattes couvertes d'un duvet rêche couleur de cendre et de nuit. Cette copulation effrénée dans un pêle-mêle de mille araignées entassées et tremblantes. Cette rage. Une abomination.

Finalement, après s'être à tout hasard signée, elle s'y était prise comme elle s'y prenait pour les chiens de Monsieur qu'elle surprenait à s'accoupler, un seau d'eau froide à la volée, et un autre et un autre, le froid lui bleussait les mains, elle sentait le sang hiverner dans ses veines, et sans répit elle avait trotté jusqu'à la pompe des écuries pour y remplir son seau et revenir en hâte le balancer dans la baraque, lançant l'eau et sa colère, l'eau et son dégoût, sa peur et l'eau glacée (une eau transparente comme l'haleine de janvier, lustrale et lucide, pure et térébrante : un coup de pied dans une fourmilière).

Les araignées s'étaient égaillées aussitôt, s'échappant en désordre sous les giclées d'eau froide, couvrant le sol d'une flaque noire et crépitante, grimpant sur le pisé grumeleux des murs, envahissant les solives cassées du toit, et bientôt il y en avait eu partout, tapissant l'intérieur de la vieille remise dans le sauve-qui-peut de leur débandade, se répandant dans un tel affolement qu'on aurait cru voir les murs vivre d'une vie autonome en palpitant d'une sève gluante.

Puis, la place ayant enfin été nettoyée, il n'était plus resté que quelques araignées çà et là, gisant en petits tas, recroquevillées

en boules brunes et mouillées, noyées sur la terre ferme, et tout ce qui était demeuré du nœud d'araignées avait été une pelote de toile grise, énorme et abandonnée.

Katia Katiouchka la Sans-âge avait tâté cette masse d'un coup de balai sans obtenir de réaction. Elle avait recommencé plusieurs fois sans plus de succès. Elle avait poussé plus fort. L'espèce de grosse boule grisâtre avait oscillé, puis roulé légèrement sur elle-même, dans un mouvement déséquilibré, et Katrina avait senti que c'était lourd et que quelque chose gîtait au sein de ce cocon.

Avec le manche du balai retourné, elle avait entrepris de dépiauter cette chose monstrueuse, ôtant pelure après pelure, enveloppe de toile après enveloppe de toile, patiemment, méticuleusement, délicatement, et enfin, lorsqu'elle eut tout gratté, tout épluché, et enlevé jusqu'à la dernière trace du travail des araignées, alors seulement elle avait vu.

Elle n'avait pas crié. Interdite, muette, frappée d'une stupeur encore plus grande que celle qui avait saisi la vieille Joroastre, elle avait contemplé, là, devant elle, posé sur le sol de terre battue de la cour, un poupon bien formé, vivant, qui respirait.

Elle avait attendu avant de l'approcher. Elle l'avait effleuré de ses doigts semés de crevasses, caressé le plus délicatement que le lui permettaient ses mains tordues par l'arthrose, et, au moment précis où la vieille Joroastre revenait aux nouvelles, l'enfant s'était mis à hurler.

La question ne s'était même pas posée : quoiqu'il eût été découvert par Kadia Katiouchka la Sans-âge, l'enfant ne pouvait lui appartenir. Tout ici était la propriété des Joroastre, et tant pis si cette propriété n'était qu'un ensemble bancal et médiocre, des friches, des halliers, quelques emblavures, et à peine de quoi installer un fermier qui les faisait vivre, Madame gérant en grande dame cette richesse pitoyable pendant que Monsieur parcourait ses terres avec ses chiens ou s'enfermait dans la bibliothèque poussiéreuse où il s'ensénéquait posément, rêvant qu'il

pensait et pensant qu'il rêvait dans cette pièce haute et sombre fermée à Madame qui, elle, ne connaissant ne lisant que la Bible, abandonnait à ses ruminations son athée de mari, songe-creux et décharné par surcroît (œil pointu, mâchoire anguleuse, nez amidonné : le vieux Joroastre était un homme de sécheresse), et tâchait de s'occuper elle-même de l'antique bâtisse menaçant ruine, isolée au sein de ce domaine qui s'appauvriissait chaque année mais où tout leur appartenait, les vents du Nord comme la couleur opiniâtre d'un ciel de novembre au milieu de l'été, les terres comme la maison, les bosquets comme les champs, le prestige comme la misère, la tristesse comme les araignées, et les araignées comme cet enfant miraculeux.

La vieille Joroastre avait donc tiré sa Bible de la table de nuit d'où elle n'avait pourtant jamais bougé, et, debout dans la cour devant ce fils des araignées, elle avait lu à haute voix malgré l'asthme qui tailladait ses phrases, *Elle perçut la corbeille parmi les roseaux et/ envoya sa servante/ la prendre Elle l'ouvrit et vit/ l'enfant c'était un garçon/ qui pleurait Touchée/ de compassion pour lui elle dit/ C'est un des petits/ Hébreux La sœur de l'enfant dit alors/ à la fille de Pharaon Veux-tu que/* et ainsi de suite dans la dérisoire déchirure sifflante de sa respiration au milieu de la cour jusqu'au passage *Alors la femme/ emporta l'enfant et le nourrit/* et c'est ainsi que la vieille Joroastre s'était approprié l'enfant et du même mouvement l'avait baptisé en le nommant Le Briet du nom du domaine et en le prénommant Loÿs sans savoir d'où lui venait cette inspiration.

Première partie

Le fils des araignées

si longue. Enfin l'apaisement. La marée du silence. Avoue que tu n'affrontes plus le désir dur de durer. J'abandonne.

La paix. Ne parlez pas. Ça va bientôt venir. C'est la fin. Plus rien ne bouge. Plus rien. Apprêtez-vous à recevoir la presse. Quel souvenir laisse-t-on après soi. Après tout. Après. Et.



L'inauguration des ruines Jean-Noël Blanc

Cette édition électronique du livre
L'inauguration des ruines de Jean-Noël Blanc
a été réalisée le 08 août 2013
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072482632 - Numéro d'édition : 248737).

Code Sodis : N54417 - ISBN : 9782072482656
Numéro d'édition : 248739.